

indépendantes, il rappelle trait pour trait le Saint-Empire d'Allemagne. Rien de merveilleux d'ailleurs dans cette construction sous le rapport de la difficulté vaincue, ou de la perfection du système : rien de merveilleux, malgré tous les grands mots dont on se montra prodigue à Rome, les aristocrates envers Lucullus, et la foule envers Pompée. Quant à ce dernier, il fit célébrer sa gloire et la célébra si haut lui-même, qu'en vérité on l'eût pu croire plus faible de tête encore qu'il ne l'était en effet. Quand les Mytilénéens lui élevaient une statue, à lui, le sauveur et second fondateur de leur ville, le héros qui sur terre et sur mer avait mis fin aux guerres déchaînées dans le monde, un tel hommage pouvait ne point sembler excessif, étant rendu au destructeur des pirates, au conquérant des royaumes orientaux. Mais les Romains allèrent bien plus loin que les Grecs. Les inscriptions triomphales de Pompée énuméraient les 12 millions d'hommes par lui subjugués, les 1,538 villes et châteaux conquis (la quantité remplaçant ici la qualité) : elles étendaient le champ de ses victoires de la mer Mœotique à la mer Caspienne, de la Caspienne à la mer Rouge, alors qu'il n'en avait vu aucune de ses yeux ; et s'il n'alla pas jusqu'à en faire jactance, il laissa croire au public que par l'incorporation de la Syrie, cet autre exploit sans péril et sans gloire, l'empire de Rome embrassait désormais tout l'Orient jusqu'aux confins de la Bactriane et de l'Inde. Tant, à suivre les récits de ses conquêtes, on allait se perdre dans les plus nuageux lointains ! La servilité démocratique, rivale de la flatterie des cours, ne tint pas davantage contre ces grossiers emportements du vertige. Ce ne fut point assez pour elle des pompes d'un cortège triomphal (28 et 29 septembre 693) se déroulant dans les rues de Rome le jour où « Pompée le Grand » atteignait sa quarante-sixième année, exposant devant tous et les joyaux sans nombre et les insignes de la couronne du Pont, et les enfants des trois plus puissants monarques de l'Asie,

61 av. J.-C.

de Mithridate, de Tigrane, de Phraate : *l'imperator*, vainqueur de vingt-deux rois, reçut à son tour des honneurs vraiment royaux en récompense de ses hauts faits : la couronne d'or, les marques de la magistrature suprême et à vie lui furent données. Les médailles frappées à son nom montrent le globe de la terre enveloppé du triple laurier des trois mondes, et au-dessus cette même couronne d'or, votée par ses concitoyens au héros triomphateur des guerres d'Afrique, d'Espagne et d'Asie. Puérils hommages, et qui se heurtaient aussi à maintes protestations ! Dans les hautes classes de Rome, on ne se faisait pas faute de dire que c'était à Lucullus que revenait en toute justice l'honneur de la conquête de l'Orient ; que Pompée n'était allé en Asie que pour l'y supplanter, et pour mettre sur son front les lauriers déjà cueillis par un autre. Exagération et fausseté des deux côtés ! C'était Glabrien, et non Pompée, qu'on avait envoyé en Asie pour remplacer Lucullus ; et des conquêtes de ce dernier lui-même, si bravement qu'il eût combattu, à l'heure où Pompée avait pris le commandement, il n'est que vrai de dire qu'il ne restait plus rien, et que Rome ne possédait plus un pouce de terrain dans le Pont. Plus juste et plus fine était la moquerie des citoyens de Rome, quand s'attaquant au puissant vainqueur du monde, ils lui accolaient les noms des grands états par lui conquis : quand ils le saluaient des titres de « vainqueur de *Salem*, » d'émir arabe (*Arabarchès*), ou de « *Sampsicrame romain* ! » Pour nous, qui jugeons sans prévention les choses, ne soyons ni flatteurs, ni détracteurs excessifs. Pour n'avoir été ni des héros, ni des fondateurs d'états dans leurs campagnes d'Asie et dans l'organisation des pays vaincus, Lucullus et Pompée se sont comportés en généraux et en politiques à la fois sagaces et énergiques. Lucullus fut un capitaine au-dessus du commun ; il eut foi en lui-même jusqu'à en devenir téméraire : Pompée déploya un vrai coup-d'œil militaire, une modération rare

et contenue : jamais général ayant dans les mains de telles forces, ayant une liberté d'action absolue, n'a montré plus de sagesse et de prudence. De tous les côtés s'ouvraient à lui les plus éclatantes perspectives : il pouvait s'enfoncer dans le Bosphore cimmérien, ou marcher vers la mer Rouge : l'occasion s'offrait de déclarer la guerre aux Parthes : les provinces insurgées de l'Égypte l'invitaient à jeter à bas du trône le Ptolémée que Rome n'avait pas reconnu, mettant par ce dernier acte à complète exécution le testament d'Alexandre de Macédoine ! Il n'alla pourtant ni à Panticapée, ni à Pétra, ni à Ctésiphon, ni à Alexandrie, et ne voulut récolter que les fruits en quelque sorte placés sous sa main. Ses batailles sur terre et sur mer, il ne les engagea jamais qu'ayant pour lui la supériorité écrasante des forces. Sa modération ne fut-elle que déférence exacte pour les instructions venues de Rome, ainsi qu'il s'en vanta souvent ? Obéissait-il à la sage conviction qu'il y avait nécessité de poser enfin la limite aux conquêtes de la République, mise en danger par ses agrandissements sans fin ? S'il en était ainsi, l'histoire lui en ferait gloire, et le mettrait par là au-dessus même des plus habiles capitaines. Mais nous connaissons l'homme ; et sa modération pour nous n'est point autre chose qu'incertitude dans les décisions, et qu'absence d'initiative. Chose singulière, dans les circonstances actuelles, Rome tira plus d'avantage des lacunes de son caractère que des qualités contraires les plus brillantes chez ses prédécesseurs. D'ailleurs, et Lucullus et Pompée avaient tous les deux commis de graves fautes. Lucullus en fut aussitôt puni : ses imprudences lui firent perdre tout le gain de ses victoires : pour Pompée, ce fut sur les hommes qui vinrent après lui qu'il rejeta le fardeau de sa fausse politique au regard des Parthes. Deux partis étaient à prendre, ou leur faire la guerre, s'il se croyait de force à la conduire, ou conclure avec eux la paix, et par suite proclamer définitive la frontière de l'Euphrate. Mais, trop pusillanime pour

porter plus loin ses armes, trop vaniteux pour traiter, il aima mieux user de perfidie ; il commit les empiétements les plus abusifs ; et rendant impossibles les relations de bon voisinage que souhaitait la cour de Ctésiphon, dans lesquelles elle entraît d'elle-même, il permit en même temps à l'ennemi qu'il exaspérait de choisir à son aise et l'heure de la rupture, et celle des représailles. Le proconsulat d'Asie valut à Lucullus une fortune plus que princière ; et Pompée à son tour, pour prix de l'organisation nouvelle des provinces, reçut du roi de Cappadoce, de l'opulente ville d'Antioche et d'autres princes et villes, de grosses sommes d'argent ou des titres de créance encore plus considérables. Tout cela ressemblait fort à des exactions ; mais l'exaction était passée en tribut usuel, et sans vendre directement leur concours dans les questions importantes, les deux généraux ne laissèrent pas que de le faire payer par tous ceux dont l'intérêt coïncidait avec celui de Rome. En somme et eu égard aux temps, leur administration fut, relativement parlant, digne d'éloges : ils eurent en vue d'abord le bien de la République, et ensuite celui des provinciaux. Pour les maîtres comme pour les sujets c'était un grand bonheur que la transformation des pays clients en pays soumis, que la meilleure délimitation des frontières d'Orient, que l'établissement d'un gouvernement un et fort en Asie. Quant à Rome, ses finances y gagnèrent dans une proportion incalculable : les nouveaux impôts directs payés dorénavant par tous les princes et prêtres, et par toutes les villes, sauf celles fort rares qui avaient la franchise, élevèrent bientôt les revenus de la République à la moitié en sus de l'ancien produit. A la vérité l'Asie souffrit beaucoup. En argent monnayé et en bijoux, Pompée versa dans les caisses du fisc environ 200,000,000 de sesterces (45,000,000 *thal.* = 56,250,000 fr.), et distribua 46,000 talents (29,000,000 *thal.* = 408,750,000 fr.) à ses officiers et à ses soldats. Ajoutez à ces chiffres les sommes énormes

rapportées par Lucullus, ajoutez-y les exactions non officielles prélevées par les légionnaires et les dommages directs de la guerre, et vous aurez facilement l'idée de l'épuisement financier du pays. Les contributions frappées sur l'Asie par la République, dans leur somme et leur mode, n'aggravaient en rien sans doute les rigueurs fiscales des régimes antérieurs, mais elles avaient cela de désastreux pour les territoires orientaux que leur produit s'en allait tout à l'étranger, qu'il n'en revenait qu'une très-mince portion en Asie, et que dans les nouvelles comme dans les anciennes provinces l'impôt était toujours le dépouillement organisé des sujets au profit de la ville souveraine. Ne l'imputons point tant à faute aux généraux qu'aux partis politiques dans Rome, avec lesquels il leur fallait bien compter : il en prit mal à Lucullus d'avoir vigoureusement lutté contre les excès usuraires des financiers romains : leurs rancunes furent la cause principale de sa chute. Lucullus et Pompée voulaient sérieusement la restauration et la prospérité des pays conquis ; et leurs efforts le prouvent partout où ils n'avaient plus les mains liées par les nécessités de parti : dans l'affaire de la réorganisation des villes asiatiques, par exemple, alors que pendant bien des siècles les ruines de telle ou telle bourgade remettront en mémoire les temps de la grande guerre, Sinope relevée et florissante datera de Lucullus son ère nouvelle, et à l'intérieur du Pont presque toutes les cités importantes auront pour Pompée leur fondateur un culte de reconnaissance. Avec bien des lacunes et des vices non méconnaissables, l'œuvre de Lucullus et de Pompée dans l'Asie romaine n'en reste pas moins une œuvre louable et intelligente ; et quelques lourds embarras qui s'attachassent au régime inauguré par eux, il dut être le bienvenu pour ces peuples d'Asie tant et tant de fois flagellés : il leur apportait du moins, au dedans comme au dehors, la paix que leurs cris de douleur appelaient depuis des siècles.

L'Orient eut la paix, en effet, jusqu'au jour où les maîtres de Rome, coalisés en triumvirat, reprirent, avec une énergie plus grande, mais aussi pour leur malheur, la pensée timidement éclosée chez Pompée de rattacher les pays trans-euphratéens aux frontières de l'Empire. Il eut la paix jusqu'au jour, trop tôt venu, où la guerre civile renaissante emporta les provinces de l'est avec toutes les autres dans son tourbillon fatal. Dans l'intervalle, l'histoire n'a pas à relater les continuels combats des préteurs de Cilicie avec les montagnards de l'Amanus, des préteurs de Syrie avec les hordes du désert, et les collisions, souvent malheureuses, des troupes romaines avec les Bédouins. La résistance de l'opiniâtre nation juive veut, au contraire, être mentionnée. Tantôt c'est Alexandre, fils du roi dépossédé Aristobule, tantôt c'est Aristobule lui-même, échappé bientôt de sa prison, qui donne à faire au proconsul Aulus Gabinius (697-700). Trois fois ils ressuscitent la révolte, et, sans le bras de Rome, le grand-prêtre Hyrcan, institué par elle, serait impuissant à se soutenir. Ce n'était point simplement une opinion politique qui poussait les Orientaux à se regimber sous l'éperon : mieux que cela, une répugnance invincible leur faisait rejeter un joug contre nature ; et la dernière et la plus dangereuse de ces insurrections, faisant explosion au moment même où, sous le coup de la crise d'Égypte, l'armée d'occupation quittait la Syrie, débuta par le massacre de tous les Romains résidant en Palestine. Le proconsul eut mille peines à sauver les quelques Italiens échappés à la mort et qui s'étaient d'abord réfugiés sur le mont *Garizim*, où les révoltés les bloquaient. Il lui fallut, pour réduire ceux-ci, livrer de sanglants combats et mettre longuement le siège devant leurs villes. Après quoi, la monarchie sacerdotale est supprimée : la Judée, comme autrefois la Macédoine, est divisée en cinq cercles indépendants, gouvernés chacun par un conseil souverain pris dans l'aristocratie locale. *Samarie* et les autres capitales,

L'Orient
après le départ
de Pompée.

57-54 av. J.-C.

jadis détruites par les Juifs, se relèvent et font contrepoids à Jérusalem : enfin un gros tribut est édicté, à l'instar de celui qui pèse sur les autres sujets de Syrie.

L'Egypte.

Jetons aussi un regard du côté de l'Egypte, du côté de l'île de Chypre, son annexe et la dernière des vastes conquêtes des Lagides lui restant encore. De tout l'Orient hellénique, l'Egypte seule a gardé, nominalement tout au moins, son indépendance. De même qu'autrefois, quand les Perses occupaient toute la région orientale de la Méditerranée, ils n'ont visité le Nil qu'à la dernière heure, de même les puissants triomphateurs venus d'Occident n'ont point eu hâte d'incorporer à l'empire cette terre féconde et semblable à nulle autre. Pourquoi ? Nous l'avons dit déjà. Non qu'une résistance quelconque fût à craindre, ou que les motifs et l'occasion eussent fait défaut. L'Egypte était aussi faible que la Syrie. Déjà, en l'an 673, elle était échue à Rome par droit héréditaire (p. 483) : à la cour, les gardes du corps étaient maîtres absolus, faisant et défaisant à leur gré les ministres, et parfois même disposant de la couronne, prenant pour eux tout ce qui leur plaisait, tenant le monarque assiégé dans son palais, lorsqu'il leur refusait une augmentation de solde. Détestés dans le pays, ou plutôt dans Alexandrie, — car le pays comptait peu avec sa population d'esclaves attachée à la glèbe, — ils avaient contre eux tout un parti qui souhaitait l'incorporation de l'Egypte à l'empire de Rome, et travaillait à l'amener. Mais si les rois égyptiens ne pouvaient songer à une lutte armée contre la République, l'or qu'ils répandaient à flots les protégeait encore contre la menace d'une annexion. Ne sait-on pas que, sous le régime de décentralisation communiste et despotique en vigueur en Egypte, les revenus de la couronne d'Alexandrie égalaient à peu près ceux du fisc romain, même après les dotations dont Pompée l'avait récemment enrichi ? En outre, les jalousies soupçonneuses de l'oligarchie romaine s'étaient soulevées toujours à la seule pensée de

81 av. J.-C.

confier à un simple citoyen une mission de conquête ou d'administration sur les bords du Nil ! Les maîtres de fait de l'Egypte et de Chypre, à force de corruptions pratiquées sur les membres influents du Sénat, avaient donc réussi, comme par atermoiement, à conserver la couronne branlant sur leurs têtes ; et le Sénat leur avait rendu leur titre de roi à beaux deniers comptant. Encore étaient-ils loin du but. Il eût fallu, pour satisfaire au droit public, un vote formel du peuple ; jusque là, demeurant à la merci d'un caprice du premier meneur venu de la démocratie, les Ptolémées avaient aussi à livrer à ce parti les batailles de la corruption : comme il était plus puissant, il se mettait à plus haut prix. L'issue ne fut pas la même dans les deux pays. En 696, le peuple, ou plutôt les chefs de la démocratie romaine, ordonnèrent l'incorporation de l'île de Chypre, saisissant pour prétexte les secours que les Cypriotes auraient donnés à la piraterie. Marcus Caton, chargé par ses adversaires politiques de l'exécution du plébiscite, descendit dans l'île sans armée [V. *infra*, ch. VI, *in fine*] : il n'en avait pas besoin. Le roi prit du poison : les habitants se soumièrent à l'inévitable sort, sans faire de résistance, et furent placés sous l'autorité du préteur de Cilicie. En même temps, la République mit la main sur un immense trésor, 7,000 talents (près de 43,000,000 de *thal.* = 48,750,000 fr.), sur lesquels le monarque, avare autant qu'amoureux de sa couronne, n'avait pas su prélever un peu de ce métal corrupteur qui l'eût sauvé : son or alla remplir à souhait les caves alors vides de l'*ærarium*.

Son frère, le monarque d'Egypte, fut plus heureux. Il obtint un plébiscite, payé 6,000 talents (44,000,000 de *thal.* = 44,250,000 fr.) aux maîtres nouveaux qui dominaient à Rome, et la reconnaissance de son titre (695). Mais le peuple, mal disposé depuis longues années contre ce bon « joueur de flûte (*Aulète*) » et mauvais roi, exaspéré d'une autre part à cause de Chypre perdue, écrasé d'im-

58 av. J.-C.

Incorporation
de Chypre.

Ptolémée
est reconnu
en Egypte.

59.

58 av. J.-C.

Il est chassé
par ses sujets.

pôts allant croissant et intolérables en suite de la transaction conclue avec Rome (696), son peuple le chassa. Là-dessus Ptolémée de se tourner vers ses vendeurs, comme en cas d'éviction : et ceux-ci, pris de scrupule, considèrent qu'il est de leur probité commerciale de restituer le roi sur son trône : seulement ils ne sont plus d'accord dès qu'il s'agit du choix de leur mandataire. A qui donner, en effet, l'important commandement d'une armée d'occupation en Egypte ? A qui procurer l'immense cadeau que le roi destine à son sauveur ? Cette affaire ne put être réglée qu'après les conférences de Lucques [V. *infra*, ch. VIII] et la consolidation du triumvirat, qu'après promesse par le Ptolémée d'un nouveau versement de 40,000 talents (48,000,000 de *thal.* = 67,500,000 fr.). Aussitôt, le proconsul de Syrie, Aulus Gabinius, recevra des triumvirs l'ordre de faire le nécessaire pour le ramener dans ses Etats. Mais, dans l'intervalle, le peuple alexandrin a mis la couronne sur la tête de Bérénice, fille aînée du roi expulsé, et lui a choisi un époux parmi les princes sacerdotaux de l'Asie romaine, dans la personne d'Archélaos, grand-prêtre de Ma à Comana (p. 299). Celui-ci, pour aller s'asseoir sur le trône des Lagides, avait quitté un poste à la fois sûr et important. En vain il tente de gagner les hommes tout-puissants à Rome : puis, en désespoir de cause, il ose leur disputer son nouveau royaume, les armes à la main. Gabinius n'a pas pouvoir exprès de faire la guerre à l'Egypte, mais il a l'ordre d'agir des maîtres de la République ; il saisit aussi le prétexte de la piraterie que favoriseraient les Egyptiens, de la construction d'une flotte par Archélaos ! Il se montre tout à coup sur la frontière (699), traverse heureusement les déserts de sables qui séparent Gaza de Péluse, où tant d'invasions jadis étaient venues échouer, et il doit son succès principalement aux rapides et habiles mouvements du chef de sa cavalerie, *Marcus Antonius*. La place frontière de Péluse se rend avec sa garnison juive, sans se

Il est rétabli
par Gabinius.

55.

défendre. Plus loin, les Romains rencontrent les Egyptiens, les battent (là encore se distingua Marc-Antoine), et, pour la première fois, les aigles romaines se montrent sur les bords du Nil. Gabinius avait en face la flotte et l'armée d'Archélaos, rangées pour la dernière et décisive bataille. Il est de nouveau vainqueur : Archélaos tombe les armes à la main avec bon nombre des siens. La capitale se rend, et désormais toute résistance cesse. Le malheureux royaume est rendu à son tyran légitime. Déjà, dans Péluse, sans l'intervention généreuse d'Antoine, Ptolémée eût célébré sa restauration par des supplices en masse. Aujourd'hui, il va bride lâchée ; il pend, il coupe les têtes ; et sa propre fille, innocente victime, monte la première sur l'échafaud. Mais quand il fallut payer la récompense convenue avec les triumvirs, les efforts du roi se heurtèrent contre l'impossible. Le pays, épuisé, n'avait plus de quoi fournir l'énorme somme, même en prenant la dernière obole du pauvre. Du moins, le peuple fut maintenu calme : il restait, à cette fin, dans Alexandrie, toute une garnison d'infanterie romaine, avec de la cavalerie gauloise et germane. Les troupes de la République avaient chassé les *prétoiens* indigènes, et malheureusement se conduisaient comme eux. A dater de ce jour, l'hégémonie de Rome se transforme, en Egypte, en une occupation militaire indirecte ; quant à la royauté nominale qui s'y continue, elle constitue bien moins un privilège qu'une double oppression pour le pays.

Une garnison
romaine
dans Alexandrie.